



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modos.

Vers la fin de nos belles soirées, de grands schalls de cachemire enveloppant des robes fraîches et légères font pressentir l'approche de l'automne. Sur des chapeaux en paille d'Italie un velours noir, cerclé gracieusement autour de la forme, et venant se nouer sous le menton, remplace les bouquets à demi fanés, les rubans à demi flétris. On porte encore les robes de mousseline transparente à dessins délicats, mais auprès de ces toilettes vaporeuses viennent déjà se placer des tissus de laine et de soie de nuances douces, d'un travail simple et léger, qui servent enfin d'intermédiaire entre la richesse de l'hiver et l'élégante simplicité de l'été. Nos manufacturiers envoient de tous côtés leurs étoffes nouvelles; les fleurs d'automne se

préparent, et une dernière lutte s'établit entre les charmes des parures que l'on va quitter et l'attrait tout nouveau de celles que l'on doit bientôt adopter.

— Les promenades au bois de Boulogne, enveloppées presque toutes des premières ombres du soir, laissent peu distinguer les élégantes qui, pressées au fond de leur voiture, baissent sur leur front leur voile de blonde, ou drapent autour d'elles un schall de satin noir, quelquefois entouré d'une haute dentelle noire. Ces schalls sont d'un joli effet sur une toilette d'été, mais nécessitent un grand entourage d'élégance. Nous en citerons un qui était charmant sur une redingote en poul de soie couleur écriue. Une chemisette de point d'Angleterre, un chapeau en paille de riz orné de plumes blanches, des gants rosés et des bottines de satin couleur écriue, complétaient cette toilette toute distinguée.

— Il est à remarquer que dans ce moment tous les chapeaux de paille se garnissent de rubans de couleur foncée ; le vert, le marron, l'oreille d'ours à lignes noires ou ponceau, semblent être préférés. On voit aussi des bouquets en couleurs tranchantes, des plumes boiteuses. Nous citerons pour exemple un chapeau de paille d'Italie orné d'un bouquet de plumes moitié pensée, moitié paille, séparé au milieu par une arête noire. Les rubans à carreaux dans ces deux nuances.

— Comme modes très-simples, nous continuons à voir force redingotes en batiste de laine unie de couleur grise, écru, cendre, liserées en vert, rose ou ponceau, et fermées sur le côté par une rangée de petits nœuds de la couleur des liserés. Une double pélerine également fermée par des nœuds ou des boutons s'accorde avec des petits paremens qui retournent au-dessus du poignet et sont fermés sur le côté par un gland ou des rubans.

— La mode des dentelles noires n'est point encore exclue. Ce genre de garnitures si convenable aux toilettes d'automne et d'hiver peut rester encore long-tems dans nos modes, en subissant quelques changemens de formes et de dessins ; ainsi nous savons que sur de jolies redingotes en poul de soie vert, broché noir ou brun, on se propose d'adapter des dentelles ou blondes noires. Nous les retrouverons sans doute beaucoup aux robes et redingotes de satin noir.

— On porte encore de charmans taffetas écossais de nuances fraîches qui avaient été disposés pour l'été et se terminent avec les derniers beaux jours de la saison.

— Ainsi que nous l'avons dit, quelques chapeaux de paille cousue prennent déjà un aspect mi-hiver par le velours noir qui vient prendre la place du ruban. Le chapeau de ce genre le plus élégant que nous ayons vu était en paille d'Italie, et avait autour de la forme deux cercles de velours pensée attachés sur le

côté par une boucle d'or. Un velours passant sur la passe venait former les brides. Sous ce chapeau étaient deux bouquets de pensées placés de chaque côté. Avec ce chapeau était portée une robe en mouseliné de laine fond blanc, à dessins verts, et un mantelet en poul de soie pensée, entouré de superbes dentelles noires.

— Beaucoup de chapeaux de poul de soie sont en nuances vertes ou paille avec bouquets de fleurs un peu foncées sur le côté. Les passes sont assez grandes, et font penser que cet hiver elles auront une assez grande dimension.

— Autour du cou, ce sont toujours de larges rubans fixés par une belle attache ou épingle, et quelquefois serrés par un coulant d'or orné de pierreries. Alors les deux bouts du ruban se séparent comme ceux d'un nœud, ou descendent et s'arrêtent sous la ceinture.

— Les hommes aussi apportent quelques modifications à leur toilette. Nous avons remarqué de jolis et nouveaux gilets en étoffe satinée, offrant l'aspect du brocart, mais plus légère et plus brillante. Les verts de plusieurs nuances se confondent avec quelques veines brunes et violettes, et ne produisent aucun dessin distinct. Leur forme, très-élégante pour le matin en négligé, se rapproche des formes croisées de l'hiver.

— Une de nos plus grandes réputations en modes, l'ancienne maison Céliane-Martin, vient de s'éteindre entre les mains de son successeur, dont les efforts n'ont pu la soutenir plus long-tems. Nous devons néanmoins reconnaître qu'il est sorti depuis trois ans de ces magasins des modèles qui pouvaient, non seulement rivaliser avec les productions de toutes les autres maisons, mais qui faisaient l'admiration de tous les amateurs. Grâce, légèreté, nouveauté, belle exécution, tout s'y faisait remarquer. En citant tous ces avantages, nous dirons avec plaisir que la personne chargée alors de la direction spéciale des robes s'est dé-

cidée à ouvrir de nouveaux magasins *, où elle continuera à mériter les suffrages de toutes nos dames. Le talent généralement connu de M^{me} Boncorps ne peut manquer de lui attirer beaucoup de monde pour l'une et l'autre partie, car elle conserve le même genre modes et robes. Nous recommandons spécialement ce nouvel établissement où les étrangers affluent déjà.

COUPES DE ROBES.

(Planche n° 12.)

Cette planche contient un modèle de robe fait d'après un nouvelle coupe de M^{me} Robert **. L'ensemble se compose d'une pélerine double, étagée parallèlement, ayant sept pointes sur le contour et se monte après le corsage; les revers tiennent après les devans. Le corsage croise à la ceinture et fronce dans le bas. Les fronces ne commencent qu'au tiers de sa largeur; à partir du bord le dos fronce sur la ceinture, et est uni dans le haut.

La fig. 1^{re} est la pélerine. La fig. 3 est le devant de la robe. La fig. 2 en est le dos. La fig. 4 est pour expliquer l'effet de la pélerine montée sur le corsage; on voit que le tour intérieur forme une ligne droite qui suit le pli du revers, elle ne tourne qu'à partir des côtés du cou. L'effet du patron placé à plat n'est pas le même que sur la gravure, par la raison que le bouffant des manches fait écarter les pointes du devant. La fig. 5 est un bas de manche large dans lequel on fait des ouvertures pour ôter toute l'ampleur et former des plis. A la tête de chaque couture les huit bandes que ce découpage produit sont garnies d'un liseré placé dans chaque couture.

Les modèles de corsets dessinés au bas de la planche sont pour indiquer le nombre de mesures que M^{me} Clémanson demande pour les exécuter sans essai. Elles sont au nombre de quatre; la 1^{re} est la lar-

geur de poitrine entre A—B, c'est-à-dire d'une épaule à l'autre; la 2^{me} est le tour sous les bras pris à la hauteur C—D; la 3^{me} est le tour de la taille pris à la hauteur E—F; la 4^{me} est le tour sur les hanches pris à la hauteur G—H. Quand une de ces mesures est prise avec un ruban divisé par centimètres ou pouces, il suffit de désigner les deux lettres qui en indiquent le sens et la quantité par chiffres sur une bande de papier. On peut adopter des marques dans le genre de celles qui sont figurées sous les corsets. Pour la poitrine, c'est un petit angle rentrant fait sur le bord. Pour le tour sous les bras, on donne un coup de ciseaux au milieu de la bande; pour le tour de la taille on en donne deux, et pour le tour des hanches on en donne trois, vu que c'est la dernière grosseur. Toutes ces marques ne doivent indiquer que la moitié des mesures, afin d'éviter le volume des bandes de papier. Le commencement, c'est-à-dire le point d'où partent ces mesures, doit se distinguer par un coin que l'on abat exprès. Nous n'avons pas ici à nous occuper de la coupe des corsets, cependant les modèles de M^{me} Clémanson ont dans leur ensemble un genre que l'on ne peut trop apprécier: c'est d'abord le dessin que forment les diverses pièces qui les composent; chacune a un sens calculé, suivant l'action ou le mouvement du corps. Les coutures doivent toutes former des courbes gracieuses. Il n'y a aucun gousset dans le bas. Le corset est composé de quatre bandes plus ou moins biaisées. Les longueurs les plus ordinaires sont d'un tiers, tant sur le busc qu'au dos et aux côtés. Le dos monte plus haut que le devant d'environ trois doigts.

COMPAING.

* Rue du Mont-Thabor, n° 2.

** Voir la gravure du 25 août.

UN SECOND MARIAGE.

Dans un charmant salon d'études, orné de toutes ces jolies inutilités qui attestent le bon goût et la richesse, une femme était assise devant une table surchargée d'albums, de livres, de brochures, de journaux. Elle doit savoir passer solitairement de bonnes soirées, entourée, comme elle l'est, de toutes nos productions littéraires; pourtant elle ne lisait pas, elle semblait au contraire pensive et préoccupée.

Elle n'est plus jeune, cette femme, elle est encore bien, de beaux cheveux soyeux encadrent sa gracieuse figure altérée. On voit qu'elle a dû être bien jolie, elle l'est presque encore, parce qu'elle joint à des manières pleines de distinction une tournure svelte et élégante. Elle paraît avoir trente-six ans, peut-être en a-t-elle quarante... mais à tout prendre, c'est encore réellement une charmante femme.

Riche, douce, bonne, spirituelle, elle devrait être heureuse, elle ne l'est pas...

A ce moment de recueillement dans ses intimes pensées, un grand coup de sonnette, qui lui annonce une visite, la fait tressaillir.... Elle en a fini avec sa douce rêverie, et ouvrant précipitamment un livre, elle prend une attitude...

Un domestique annonce : « M. Dercy.

— Bonsoir, mon ami, » dit M^{me} de Méré en lui tendant la main.

« Vous êtes bien seule.

— Oui, n'est-ce pas? cela est triste quelquefois.

— Que lisiez-vous donc là?

— Oh! rien de nouveau, c'est le *Père Goriot* de Balzac, c'est charmant de détails; quel beau talent a cet homme, c'est une délicieuse création que ce caractère de père....

— Je suis de votre avis, c'est écrit avec un talent très-réel, mais ce caractère que vous citez est forcé...

— Du tout, du tout, les femmes, voyez-

vous, comprennent mieux Balzac que les hommes... et puis vous, mon ami, vous êtes garçon, vous ne pouvez comprendre cette exaltation de l'amour paternel.

— Mais vous-même, ma chère amie, pousseriez-vous l'amour que vous portez à vos enfans jusqu'à ce fanatisme?

— Je crois qu'il n'est pas de sacrifice, que je ne ferais au bonheur de mes enfans.

— Vous le croyez sincèrement?

— Ce doute de votre part me paraît étrange!

— Peut-être?

— Peut-être, ne répond pas à ma pensée.

— Et je vous assure qu'il répond à toute la mienne. »

M^{me} de Méré la prit cette main amie, mais elle ne la serra pas, et son regard interrogateur appelait une explication qu'elle redoutait.

M. Dercy l'avait devinée, la pauvre femme. Elle, si douce, si amicale, devenue presque impatiente, presque aigre, il y avait là une de ces irritations qui naissent d'une fausse position.

« Ma chère amie, je serai sincère comme toujours. Est-il vrai que vous allez vous remarier? »

M^{me} de Méré avait compté sur plus de diplomatie dans cette question; cela lui eût donné le tems de réfléchir à ses réponses, ce laconisme la déconcerta.

« Peut-être, » répondit-elle.

« Ah! mon peut-être fait fortune... mais voyez, ma très-chère Amélie, c'est un ami, un bon et indulgent ami qui est là près de vous, ne le chagrinez pas, laissons ce picotage...

— Et vous avez raison, mon ami, je suis détestable ce soir, pardonnez-moi... et vous me pardonnerez, parce que vous êtes bon, et qu'aussi j'ai besoin de vous... Eh bien! oui, cela est vrai, je pense à me remarier, cet isolement me tue... seule, livrée à des domestiques, la vie me pèse. En mariant ma fille, j'avais espéré qu'elle sentirait le besoin de ne jamais quitter celle

qui pendant dix-sept ans ne l'a pas quittée une heure, vous le savez; je n'en avais pas fait une condition, tant il me semblait qu'il n'en pouvait être autrement... et pourtant je suis restée seule... je ne me plains qu'à vous, mon ami, mais en vérité j'en souffre cruellement de cet abandon. Ai-je donc si grand tort de chercher dans une seconde union ces liens d'intérieur, cette protection de tous les instans qui sont si nécessaires au bonheur d'une femme?

— Non certainement; mais en épousant un jeune homme, vous compromettez ce bonheur que vous cherchez.

— Mais, M. de Merville a trente-deux ans?...

— Et par rapport à vous, Émilie, c'est un jeune homme...

— Vous êtes désolant!

— Mon Dieu! oui, car pour vous sauver, il me faut être positif, c'est-à-dire sévère, désobligeant...

— Oh! je sais bien tout ce qu'il y a à dire à ce sujet, je voudrais bien qu'il eût dix années de plus, alors je n'hésiterais pas, tandis qu'en dépit de mon cœur je suis mal avec moi-même.... et puis, je me répète tout ce qu'il me dit sur ses goûts raisonnables, sur son caractère éprouvé par le malheur, et je me persuade qu'un noble cœur ne peut donner le malheur en retour d'une honorable confiance. Que vous dirai-je, mon ami, je cherche à me convaincre tout en sentant que c'est déjà un mécompte que de n'avoir pas une foi entière dans l'avenir.

— Je vous retrouve tout entière, et il m'en coûte bien plus de vous affliger à cette heure, que lorsque vous cherchiez à m'échapper... Mais, en vérité, ce mariage ne vous rendrait pas heureuse... M. de Merville est un bon jeune homme, au moins on le dit, j'admets toutes ses bonnes qualités, toute sa probité de conduite envers vous, mais il est jeune, dans dix ans il le sera encore... et à vous, ma chère... il ne vous resterait qu'une

douloureuse résignation et des regrets éternels....

— Et cela est vrai... vous me désespérez!..... n'ajoutez rien... je réfléchirai, et peut-être, dit-elle, en tendant cette fois sa main à son vieil ami, serez-vous content de moi.

— Et toujours, lui fut-il répondu, je vous aimerai, car vous êtes une bonne et charmante femme. »

Cet entretien avait éclairé M^{me} de Méré sur la force du sentiment qu'elle portait à M. de Merville. M. Dercy, en la martyrisant, en lui retournant le poignard dans le sein, lui avait révélé des souffrances inouïes... elle l'aimait donc beaucoup ce jeune homme, elle l'aimait donc passionnément, puisque le langage si simple, si vrai, de son vieil ami, en lui déchirant le cœur, ne l'avait pas fait renoncer! Ah! pensait-elle, je serai bientôt une vieille femme amoureuse et jalouse, et c'est tout ce qu'il y a de pis... il en est encore tems... décidément il faut rompre. Deux jours se passèrent, M^{me} de Méré reçut la lettre suivante.

« Je me suis présenté hier à votre porte, on m'a dit que vous étiez souffrante, et que vous ne receviez pas. J'ai demandé s'il y avait quelques exceptions, on m'a répondu qu'il n'y en avait pas... et je me suis retiré triste et mécontent... »

« Irez-vous ce soir aux Bouffes, et voulez-vous me permettre de vous y accompagner, ou enfin si vous restez chez vous, voulez-vous m'accorder la faveur de vous tenir compagnie? »

La faible femme répondit :

« Je ne sortirai pas ce soir. Si vous ne craignez pas de sacrifier votre soirée à une femme souffrante et maussade, je vous recevrai avec plaisir. »

Et en dépit de ses sages résolutions elle attendit avec impatience celui qu'elle voulait rejeter.

Trois mois après nous la retrouvons très-occupée, sa chambre à coucher est littéralement encombrée de robes, de chiffons. C'était chose nouvelle pour M^{me} de Méré que de discuter avec sa couturière la façon et la couleur d'une robe, et en ce moment elle était très-sérieusement à réfléchir sur les façons qu'on adopterait pour les différentes étoffes qu'elle choisissait.

« Madame la comtesse de Redel, annonça le domestique.

— C'est bien, faites entrer au salon. »

Et retenant avec peine un mouvement d'impatience.

« Madame Durand, attendez-moi, je vous prie, j'ai encore à vous parler. » Et elle sortit en refermant soigneusement la porte sur elle.

« Bonjour, chère, je vous dérange : votre domestique m'a dit que vous étiez avec votre couturière. Ah ! les préparatifs....

— Oui, je fais faire quelques robes de printems.

— Seulement de printems... ma très-chère, M. de Merville n'est pas aussi discret que vous... » Elle ajouta en souriant : « C'est que le bonheur rend expansif. »

M^{me} de Méré sentit le trait; elle répondit négligemment ;

« Il n'y a aucune raison d'en faire un mystère : je ne jette pas cette nouvelle à la tête de tout venant, mais j'en accepte les compliments.

— Et je vous offre les miens avec toute la vivacité de ma sincère amitié. M. de Merville est un jeune homme charmant ; il est mieux que cela : il a des qualités non contestées et un noble caractère.... Certainement, certainement, il a eu de grands succès auprès des femmes... C'est une tête un peu romanesque, par exemple... mais vous le fixerez, ma chère Émilie, j'en suis convaincue. »

M^{me} de Méré était au supplice.

« A propos, vous serez après-demain au

bal chez M^{me} Duverny ? car, à présent, vous voilà redevenue des nôtres ; on vous retrouve enfin dans nos salons : vous avez raison, ma chère. Une femme de notre âge doit plier ses goûts à ceux d'un jeune mari ; c'est du tact, c'est du bien joué : oh ! vous serez heureuse, je le parie.

— Vous m'accordez, ma chère, beaucoup plus de finesse qu'à moi n'appartient. Tous ces petits calculs, en vérité, je ne les fais pas : je vais dans le monde parce que cela m'amuse, et voilà tout.

— N'importe pour quelle raison vous y allez ; nous en profitons, et, pour mon compte, je vous en remercie.

— Vous êtes toujours parfaite et obligeante.

— Non, mais toujours vraie. Donnez-moi donc des nouvelles de votre fille ; elle revient sans doute pour le grand jour ?

— Non : Ernestine visite l'Italie en ce moment avec son mari, et son absence se prolongera beaucoup.

— Eh bien ! tant mieux : je suis sûre que cela vous convient aussi, n'est-ce pas ?

— Vous vous trompez, ma chère, et j'en serais inconsolable si je ne venais de recevoir une lettre de mon fils, qui m'annonce que le congé qu'il a demandé à son colonel lui a été accordé, et qu'il sera près de moi d'ici à huit jours. »

Elle mentait à ce moment, la pauvre femme.

« C'est bien, c'est très-bien à votre fils... c'est un bon jeune homme que votre Amédée : vous êtes une heureuse mère. Connait-il M. de Merville ?

— Non, répondit sèchement M^{me} de Méré, dont la patience était à bout.

— Mon Dieu ! ma très-chère, le plaisir que je trouve toujours à causer avec vous me rend indiscrete, et me fait oublier que votre couturière vous attend, et vraiment c'est chose importante que la toilette dans la vie d'une femme. Adieu, à jeudi, n'est-ce pas, et faites-vous bien belle surtout.

— Cela me serait fort difficile.

— Ah baste! ma chère, vous êtes charmante : tout le monde trouve que vous rajeunissez.

— Heureusement que je ne suis pas encore dans l'âge où ce compliment serait une épigramme... Mais, adieu...

— A jeudi? »

Et M^{me} de Rebel sortit enfin.

« Le monde est vraiment impitoyable, dit M^{me} de Méré : avec quelle cruauté cette femme m'a mise à la torture, et pourtant je ne lui ai jamais fait de mal! moi, si inoffensive envers les autres, ne trouverai-je donc pas quelque indulgence? je croyais l'avoir acquise : ce mécompte est cruel! hélas! sera-ce le seul? »

Sa douce figure était empreinte de tristesse, lorsque, rentrant dans sa chambre à coucher, elle congédia promptement sa couturière. Ces futilités avaient perdu leur attrait; il n'y avait plus de place pour elles dans son esprit.

On lui apporta une lettre.

M. Dercy lui écrivait :

« Ainsi que nous en sommes convenus, » j'ai vu votre notaire, il s'occupe du » contrat, et nous en avons causé. Vous » voulez avantager votre futur mari, à la » bonne heure... mais, ma chère Emilie, » mariez-vous au moins séparée de biens. » Restez maîtresse de votre fortune et de » son administration, et ne jetez pas à la » jeunesse et à l'inexpérience tout votre » avenir.

« Je sens bien que je vous fais de la » peine en vous parlant ainsi. Hélas! » pendant qu'il en est tems encore, je » vous donnerai des avis, quitte à pleurer » avec vous après, quand ils seront désor- » mais inutiles. »

« Quelle persécution! dit madame de Méré en froissant vivement la lettre dans ses mains. La vieillesse est hargneuse, méfiante... il suffit d'être jeune pour exciter ses soupçons... Il y a aussi de l'humiliation pour moi au fond de ceci.... Il semble vraiment que ce n'est que pour

mon argent, que pour ma fortune, qu'il m'épouse... Elle soupira... Oh! mon Dieu! si pourtant ce n'était que pour cela!... mais ce serait à en mourir de honte, mon Dieu! J'aurais bien un moyen de m'en assurer... Si j'en avais la force, je suivrais les avis de mon vieil ami... et alors... nous verrions bien... Ah! quelle mauvaise pensée! pauvre jeune homme! je suis sûre qu'il sortirait victorieux de cette épreuve...

(LA SUITE AU PROCHAIN NUMÉRO.)

Album.

Les peintures et les sculptures que les pensionnaires du gouvernement à Rome ont envoyées ont été offertes aux regards du public il y a quelques jours. Quant aux sculptures, il y a peu à dire. Nous avons remarqué le *Gladiateur mourant*, copié de l'antique, puis le buste de M. Horace Vernet et une *Jeune Esclave*, par M. Debay. Pour la peinture, les morceaux les plus remarquables sont : le *Dante, conduit par Virgile, console les envoieux*, par M. Flandrin; le *Réveil du Juste et du Méchant*, par M. Signol. Ce tableau est plein de poésie. Une figure d'étude par M. Roger. Il y avait aussi à cette exposition plusieurs travaux d'architecture. En somme nous avons vu là les prémices de beaux talens.

— Il existe à Moscou un phénomène très-curieux. C'est un enfant de dix ans qui a une voix de basse-taille des plus fortes.

— M. Villeroi, ingénieur déjà bien connu par l'invention de ses presses lithographiques et par les expériences qu'il a faites à Noirmoutiers d'une machine construite de manière à permettre la navigation sous-marine, a renouvelé ces expériences à la gare Saint-Ouen. Renfermé avec trois matelots dans une machine en fer, représentant à s'y méprendre le corps d'une baleine, il a plongé, reparu et plongé encore, durant plus d'une heure,

en présence d'un public peu nombreux, mais composé de savans et d'hommes marquans.

— Le 1^{er} août, huit des meilleurs nageurs de la garnison autrichienne de Bregenz se sont engagés par une gageure à traverser à la nage le lac de Constance, de Bregenz à Lindau, distance de près d'une lieue d'Allemagne. Un simple soldat, nommé Tutaja, a le premier mis pied à terre au pont de Lindau; le premier lieutenant de Cepharrowitsch l'a suivi. Les six autres n'ont gagné que la moitié ou deux tiers de la distance, et se sont fait recevoir par les barques qui les ont accompagnés. Le vainqueur de la lutte et le premier lieutenant avaient, à leur sortie de l'eau, le corps tout-à-fait bleu, le poulx à peine sensible, et ils s'est écoulé plusieurs heures avant que leurs corps aient repris leur chaleur naturelle.

Théâtres.

THÉÂTRE-FRANÇAIS.—Le début de Volnys sur la scène française était impatiemment attendu, et depuis long-tems on discutait cette question: si les acteurs de nos théâtres secondaires réussiraient dans la haute comédie. Le problème a été complètement résolu à l'avantage de la nouvelle école. Espérons le même succès pour les autres artistes qui doivent débiter avant peu de tems sur le théâtre de la rue de Richelieu.

— OPÉRA-COMIQUE. — La reprise de *Zampa* et d'autres pièces abandonnées depuis long-tems a maintenu la foule au théâtre de la Bourse. Chollet fait merveille, et avec les nouveautés qu'on

annonce M. Crosnier ne peut manquer de prospérer.

— VAUDEVILLE. — La salle a été rouverte au public. La décoration est de style persan; elle est due au pinceau de M. Constant. La salle était pleine, et depuis ce jour il a été impossible de voir la couleur du fond des loges, tant était grande la foule.

— VARIÉTÉS. — Bientôt Vernet va rentrer aux Variétés, et avec lui les beaux jours du théâtre et de la caisse. On a représenté ces jours-ci *Plus de Jeudis*, petit vaudeville de feu M. Victor Ducange. Un plein succès a couronné cette esquisse de mœurs, écrite dans le genre de l'*Ecole des Iroques*.

— PALAIS-ROYAL. — *Le Mariage en province* vient d'être représenté sur la scène du Palais-Royal. Comme d'habitude, succès. Fretillon aussi a reparu avec M^{lle} Déjazet. Maintenant que les grandes chaleurs sont passées, les théâtres sont plus fréquentés.

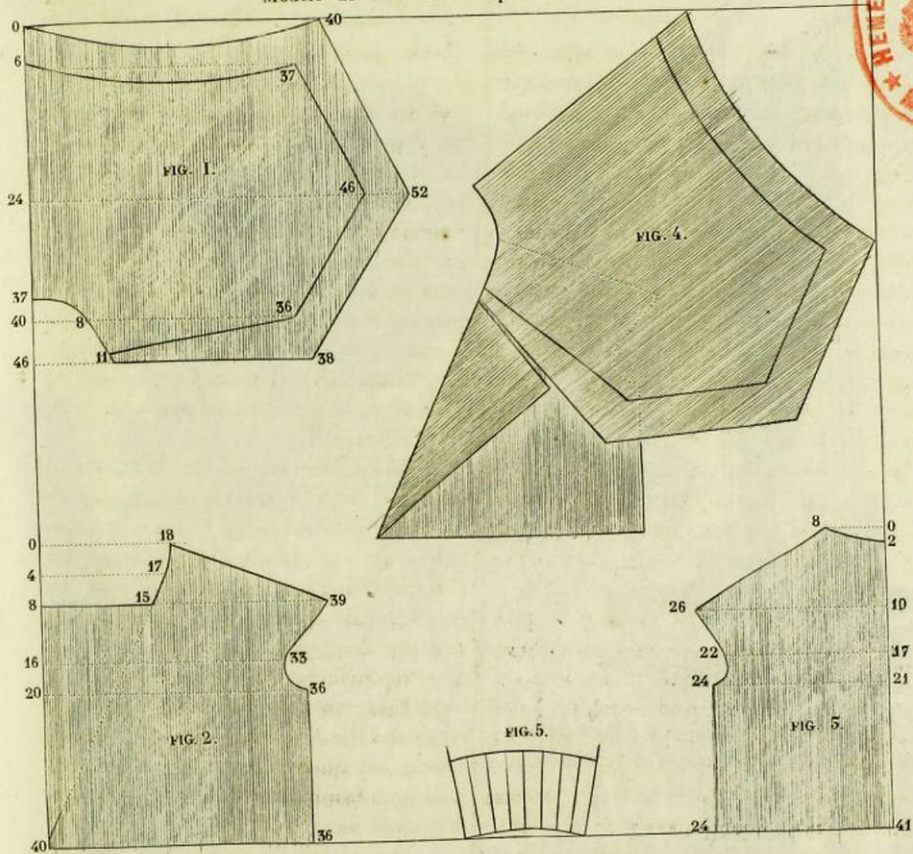
— A la Porte-Saint-Martin, à l'Ambigu et au Cirque-Olympique, il y a du nouveau. Le premier de ces théâtres compte sur de grands succès; cette espérance est fondée sur la reprise de *Robert Macaire*.

— Franconi aux Champs-Élysées, Tivoli et les concerts du Jardin Turc voient arriver leurs derniers jours; ils n'en sont que plus brillans.

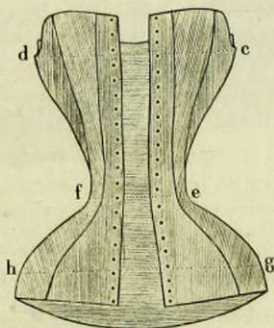
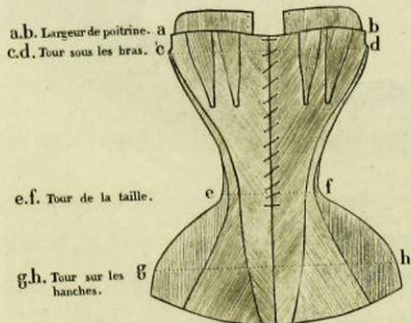
A ce Numéro est jointe la planche 1189.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec dix gravures par mois.
Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Étranger, 10 f.
Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
On s'abonne au bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n° 2, et chez tous les directeurs de Postes des Départemens.
Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

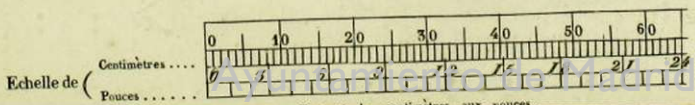
IMPRIMERIE DONDÉY DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



Corsets de M^{me} Cléménçon pour indiquer le nombre de mesures à prendre.



Marques pour les mesures en papier.





20 Septembre 1835.

N^o 289.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 21 près le passage de l'Opéra.

Chapeau en paille de Paris de M^{me} Céliane-Martin place Vendôme.

Mantille en tulle brodé de M^{me} Sazan rue Vivienne 15.

Amcablement Gothique?

Mess^{rs} S & J Fuller N^o 34 Rathbone place, London.